

DEUXIÈME PARTIE

Réponse d'un Aristocrate à un Sans-Culotte de la Sorbonne

Dans un journal qui a la réputation d'être sérieux, un éminent professeur en Sorbonne, M. MARROU a écrit quelques réflexions à propos de l'actuel projet de réforme de l'enseignement (*Le Monde*, 13 et 14 mai 1955). Si l'on veut former plus de scientifiques que de littéraires, il faut « reconvertir » notre enseignement, dit M. MARROU, qui ajoute : *Mais il faut voir qu'une telle reconversion exigera une métamorphose profonde de ce qu'a été, de fait, jusqu'ici notre enseignement scientifique. Je surprendrai peut-être plusieurs de mes lecteurs, mais je suis convaincu que, beaucoup plus que le Latin, ce sont les Sciences, et d'abord les Mathématiques, qui demeurent le plus imprégnées d'un esprit hautainement aristocratique. Beaucoup plus que les classes de Lettres, c'est la classe de Mathématiques qui élimine les incapables, les esprits moyens, et se fait avant tout pour le petit peloton de tête des bons élèves que dès la Quatrième, que dis-je ? dès la Sixième, on sélectionne, entraîne et dope — comme les poulains d'une écurie de course — en vue du concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique. Nos professeurs de Mathématiques sont les authentiques héritiers de la grande tradition aristocratique issue de Platon — qui ne sélectionnait pas autrement, dans sa République, les futurs « gardiens » de la cité totalitaire. Si l'on veut que les sections scientifiques deviennent des sections florissantes où se formera la grande masse de nos cadres, il faut cesser de réserver leur enseignement aux happy few, aux prédestinés, et le rendre accessible, comme en fait il peut l'être, à tout esprit rationnel : les Sciences, et pour commencer les Mathématiques, peuvent être enseignées de façon moins abstraite, au prix de méthodes plus patientes, plus proches du réel, moins ambitieuses. C'est à ce prix qu'on assurera le succès de la reconversion.*

On reconnaîtra que le tour donné par M. MARROU à son exposé a de quoi surprendre. Parmi nous, combien y a-t-il de professeurs qui sélectionnent et dopent leurs élèves « dès la classe de Quatrième » en vue du concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique ? Bien peu certainement, si même il y en a. Cette préoccupation est évidemment étrangère à nos collègues de l'enseignement féminin. Mais, chez les garçons, ne sommes-nous pas aussi nombreux à résister aussi farouchement que nous le pouvons contre la soif de bachotage qui se manifeste en toute saison avec une poussée fiévreuse marquée aux approches du solstice d'été ? Fièvre pernicieuse et même contagieuse puisque beaucoup de familles en paraissent collectivement atteintes.

Mais aussi bien M. MARROU ne cite-t-il l'Ecole Polytechnique que pour faire image, car on sait que cette Ecole jouit toujours d'une grande réputation auprès des littéraires. Et l'essentiel de ses remarques n'est pas là. Ce

qu'il reproche aux Mathématiques, c'est de mettre trop brutalement l'élève en face de ses insuffisances et d'éliminer ainsi sans pitié « les incapables ».

Il est vrai que de pénibles échecs découragent d'autant plus facilement certains élèves qu'ils entendent autour d'eux glorifier de façon assez plate « les esprits forts qui n'ont jamais rien pigé aux math... ». Ces propos, qui égaient les conversations de salon, n'en relèvent pas le niveau. Et elles font leur chemin... jusque chez tous ceux qui répètent qu'il y a des élèves voués à la catégorie d'« incapables » en Mathématiques.

Pourquoi, dans nos classes de Quatrième et de Troisième, par exemple, certains élèves se croient-ils « incapables » de comprendre ? Tout simplement parce que nous n'avons pas eu le temps matériel de trouver *avec eux* les explications qui convenaient à leur forme d'esprit. Dans ces conditions, la réussite est laissée pour une grande part au hasard des « dons » naturels, lesquels sont rares et ne signifient pas que ceux qui les possèdent à quatorze ou quinze ans sauront toujours en tirer profit. Pour le plus grand nombre, une part importante du profit de l'étude des Mathématiques est perdue faute d'un temps suffisant pour approfondir celle-ci.

Il n'y a pas d'incapables en Mathématiques et M. MARROU le remarque justement : à tout esprit rationnel, c'est-à-dire à tout esprit capable de faire des études théoriques, les Mathématiques deviennent accessibles par l'emploi de méthodes appropriées. Méthodes moins abstraites, demande M. MARROU ; oui, pour les élèves qui craignent l'abstraction, non pour ceux qui y aspirent. Méthodes moins ambitieuses demande-t-il encore ; le satisfaire est ici plus difficile ; par leur nature même les Mathématiques sont ambitieuses ; nous ne pouvons pas faire de démagogie et promettre un théorème de Pythagore au rabais. Mais quand M. MARROU demande des méthodes plus patientes, nous sommes tout à fait d'accord avec lui ; patience, comme tout le monde le sait, va avec longueur de temps ; qu'on nous laisse donc le temps d'être patients. Dans ma classe de Quatrième, avec mes deux heures et demie hebdomadaires et mes quarante élèves, je n'ai pas trouvé une minute cette année pour être impatient ; mais peut-être ce sont certains élèves qui ont pu l'être, désirant que tel chapitre soit revu plus longuement, tel exercice plus développé. Qu'on nous donne le temps de trouver pour chaque classe, pour chaque élève, la méthode qui lui convient, et nous serons proches du réel, ainsi que le souhaite avec juste raison M. MARROU.

Voilà pourquoi la lecture de votre article, Monsieur MARROU, me donne des idées de « nuit du 4 août » (peut-être parce que je ne suis aristocrate que de fraîche date, je veux dire depuis ce 13 mai où vous m'avez affublé de ce « titre »). Oubliez, voulez-vous, que nous sommes des aristocrates ; nous ne penserons pas que vous êtes un sans-culotte, capable, après tout, de déclarer demain que la République n'a pas besoin de savants. Oublions les uns et les autres ces comparaisons plus ou moins flatteuses. Mais participons à la « reconversion » de l'enseignement, comme vous dites. Aidez-nous à donner à l'enseignement scientifique, non pas son espace vital, mais son temps vital.

Votre crainte d'une cité totalitaire gardée par ces « happy few », dont vous dites que Platon aurait parlé, n'aura plus de raison d'être le jour où, par notre action concertée, ce sera le plus grand nombre qui aura trouvé la voie de la sagesse, c'est-à-dire de la science.

G. W.

Le Gérant : L. PARAZINES.